

Du récit des martyrs

Al-Risala, 23 avril 1934

Cette nuit-là, ils ne parlèrent ni de leur doux passé ni de leur amer présent, et ne trouvèrent nul plaisir à évoquer ces patries lointaines où ils avaient jadis goûté aux délices de la vie, et connu l'aisance de l'existence, marchant en hommes libres qui ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de César et de ses gouverneurs — quand bien même d'autres, ailleurs, auraient pu leur reconnaître non moins de pouvoir et de force, et leur offrir non moins de marques d'obéissance et de soumission.

Ils ne passèrent pas non plus cette nuit-là, comme à leur habitude, en ces veillées qu'ils avaient coutume de tenir une fois leur besogne achevée et le repos venu, se retrouvant les uns les autres au déclin du jour et à l'approche de la nuit — veillées par lesquelles ils revivaient cette existence belle et lumineuse, et faisaient renaître les lieux de leurs plaisirs et de leur bien-être ; là-bas, où la chaleur ne s'acharnait jamais jusqu'à brûler la peau et fondre les corps, où l'œil ne rencontrait jamais montagnes chauves ni valles désolées, où la terre n'était jamais trop étroite pour ses hommes ni les hommes trop nombreux pour la terre, où chacun accueillait ses jours content et souriant, et ses nuits léger et insouciant.

Non — ils ne passèrent pas non plus cette nuit-là, comme ils en avaient coutume, à parler de ces femmes envoûtantes et envoûtées qui savaient changer leur vie en rêve et leur labeur en jeu, qui chassaient loin d'eux tout souci et leur prodiguaient tout bonheur ; qui les ensorcelaient par le mot et par le regard, les tourmentaient par le dédain et l'égarement, les comblaient par la proximité et l'union. Non — ils ne passèrent pas non plus cette nuit-là à parler de César et de sa cour, ni des nouvelles du gouverneur et de sa suite, ni des récits de la guerre entre Perses et Romains ; et que leur étaient désormais César et Constantinople ? Que leur étaient désormais ces frontières souriantes et puissantes qui souriaient à leur peuple comme le paradis, et se renfrogaient devant leurs ennemis comme l'enfer ? Que leur étaient désormais les Perses et les Romains ? Et qu'avait donc à voir La Mecque avec les champs de bataille des Perses et des Romains ?

Non — ils ne passèrent pas non plus cette nuit-là, comme ils le faisaient parfois, à parler de leurs maîtres et de leurs patrons, des rivalités et des luttes qui couraient entre eux, des ruses et des intrigues

qui se tramaient parmi eux, des richesses et des fortunes qu'ils amassaient, des malheurs et des épreuves qui les frappaient. Non — ils ne passèrent pas non plus cette nuit-là, comme ils le faisaient parfois, à parler de ces caravanes qui partaient de La Mecque vers la Syrie, avec lesquelles leur âme voyageait en esprit le long de ces routes détestées dont ils se rappelaient la longueur et la dureté, pour les avoir un jour parcourues, captifs humiliés, menés à La Mecque comme esclaves en servitude — ces mêmes routes par lesquelles une caravane revenait à La Mecque depuis la Syrie, rapportant du pays de César un fatras de nouvelles et des récits déformés et confus, qu'ils s'empressaient de saisir, puis de composer et d'ordonner, d'analyser et d'agencer, jusqu'à en faire quelque chose de cohérent, ou presque cohérent, et d'en tirer ce qu'ils pouvaient de savoir sur les affaires de ces patries auxquelles ils n'avaient plus aucun chemin.

Non — cette nuit-là, ils ne parlèrent de rien de tout cela ; car les nouvelles de La Mecque les avaient tout entiers occupés. Et comment n'auraient-elles pas pu, quand leur propre compagnon Nastas y avait pris part, et en avait suscité une bonne partie lui-même ? Et le voilà, assis parmi eux, morose, l'esprit sombre, visiblement affligé, l'âme en proie à la plus vive agitation, leur parlant d'une voix brisée, obscure, comme si le chagrin, le remords et le désespoir l'avaient enveloppé d'une ténèbre dense et amoncelée qui ne laissait rien paraître.

Et pourquoi ne serait-il pas abattu, pourquoi ne serait-il pas misérable, pourquoi ne serait-il pas affligé et repentant, pourquoi ne serait-il pas saisi de terreur et d'angoisse, lui dont la main chrétienne avait versé un sang innocent avant même que le jour ait atteint son midi ? Car ces gens étaient une troupe de chrétiens romains, poussés vers quelque confin du désert, que des caravanes avaient rencontrés et faits marchandise, et que les hasards de la servitude avaient ballottés jusqu'à les faire échoir enfin sous la possession de quelques seigneurs de Quraysh. Et Nastas était, parmi eux, le plus pur de conscience, le plus limpide de cœur, le plus riche en foi ; et pour tout cela le plus patient d'entre eux devant l'épreuve qui le frappait, le plus endurant devant la tribulation qui lui était imposée, se satisfaisant de ce malheur, qu'il considérait comme une épreuve de lui-même, une mise à l'épreuve de sa foi, un examen de sa confiance, une préparation de son âme à vivre la vie des bienheureux, une fois achevé son séjour en ce monde misérable et détesté.

Mais cette nuit-là, il montra à ses compagnons tout autre chose que la fermeté et la patience, la fierté et l'endurance qu'ils avaient coutume de voir en lui ; et eux le reprenaient doucement et s'employaient à le consoler, le blâmaient et redoublaient de reproches, assaillant son âme de tous côtés, voulant la détourner de cette profonde tristesse, en alléger le lourd fardeau — mais ils ne parvenaient à rien, et ne faisaient que l'enfoncer plus avant dans le chagrin et l'excès du désespoir. Et peut-être leurs paroles atteignirent-elles le fond de son âme et l'émurent-elles, le poussant enfin à parler, de sorte qu'il se mit à dire des mots que coupaient les sanglots et que mouillaient les larmes.

Or Nastas était esclave de Safwan ibn Umayya, et son maître avait ce jour même exécuté son ordre contre un captif des Ansar nommé Zayd ibn al-Dathinna : il l'avait remis à Safwan, en lui ordonnant de le mener hors du sanctuaire, et, une fois arrivé à al-Tan'im, de le tuer, puis de revenir. Un tel acte n'était guère du goût de Nastas — mais il ne l'aurait pas poussé à un désespoir si mortel, s'il n'avait appris ce qu'il avait appris du sort de son captif, et du sort de ses compagnons ; s'il n'avait vu ce qu'il avait vu de l'affaire de Zayd, entendu ce qu'il avait entendu de l'affaire de Khubayb, et si ne lui étaient parvenus les récits de ceux que la mort avait surpris avant que la trahison des perfides de Hudhayl ne pût les mener à La Mecque pour les vendre à Quraysh.

Mais il avait appris ce qu'il avait appris, vu ce qu'il avait vu, entendu ce qu'il avait entendu ; et lui revinrent en mémoire des choses qu'il avait lues dans les livres, et des événements dont les récits, entendus de la bouche des prédicateurs, l'épouvantaient jadis. Il se souvint de ces martyrs mis à mort pour la chrétienté, éprouvés par toutes les sortes d'épreuves et de ruses que Dieu leur avait décrétées, sans que leur âme fléchisse, sans que leur résolution faiblisse, sans qu'ils manquassent à leur foi, sans que le doute trouvât jamais chemin vers leur âme. Il se souvint de ces martyrs qui avaient bâti la gloire de la chrétienté sur leurs propres dépouilles, l'avaient nourrie de leur sang, fortifiée de leur faiblesse, honorée de l'humiliation qu'ils avaient supportée pour elle, et soutenue par les tourments et les douleurs qu'ils avaient endurés en son nom. Il se souvint de ces martyrs qu'il tenait en grande estime et vénération, et qu'il croyait être ses intercesseurs et ceux de ses semblables auprès de Dieu, son modèle vertueux, son bel exemple, son idéal suprême ; et il se croyait le plus heureux des hommes s'il eût pu obtenir quelque part de ce qu'ils avaient obtenu : le tourment de ce monde et la félicité de l'autre, l'abaissement de ce monde et la gloire de

l'autre, et cette mort douce et prompte que suit une vie éternelle, heureuse, ininterrompue, dont la félicité ne connaît nulle limite.

Il se souvint de ces martyrs, et se souvint qu'en obéissant à l'ordre de son maître Safwan, il n'avait fait que tuer l'un d'entre eux, commettant ainsi ce même péché que commettaient jadis les tyrans qui persécutaient les martyrs, les éprouvaient, puis les offraient en sacrifice à leurs dieux et à leurs idoles. Là, son âme fut saisie d'un profond trouble, et son cœur ébranlé comme par un séisme ; il vit toute sa vie transformée en un mal abominable, vit le bien qu'il avait fait changé en corruption, vit les souffrances qu'il avait endurées devenues néant. Là, le remords s'empara entièrement de lui, le désespoir emplit son cœur, et ses compagnons furent impuissants à toucher son âme par les consolations et les réconforts qu'ils lui offraient.

Pourtant, il n'éprouvait en lui nul ressentiment envers son maître Safwan, ne nourrissait contre lui nulle haine ; toute sa rancune, tout son ressentiment se partageaient entre lui-même et une femme de Quraysh — Sulafa, fille de Sa'id ibn Sahm, épouse de Talha ibn Abd Allah ibn Abd al-Uzza. Il s'en voulait à lui-même de la plus vive rancune, et la haïssait de la plus vive haine, parce qu'elle avait péché en causant la mort de cet homme, martyr ; et il en voulait à Sulafa, plein de rancune contre elle, parce qu'elle était la racine de ce mal, la source de ce péché, l'origine de ce malheur. Et il disait à ses compagnons :

« Si cette femme pécheresse n'avait pas fait le vœu qu'elle fit, et proclamé ce qu'elle proclama parmi les gens du désert, Safwan n'aurait jamais été poussé à ce à quoi il fut poussé, ni n'aurait obtenu ce qu'il obtint, ni n'aurait acheté son captif, ni n'aurais-je exécuté son ordre contre lui. »

Ses compagnons dirent :

« Et que voua Sulafa, et que proclama-t-elle parmi les Bédouins ? »

Il dit :

« Vous souvenez-vous du jour où Quraysh se mobilisa pour combattre son adversaire à Yathrib, comment les notables de La Mecque, rongés par leur ressentiment, étaient dévorés de rage, l'âme pleine d'amertume, les spectres du déshonneur tremblant devant eux — se rappelant leur défaite lorsqu'ils avaient rencontré leur adversaire pour la première fois, et les désastres qu'il leur avait infligés, laissant leurs

notables morts sur le champ, des hommes qui ne revirent jamais leurs foyers ni ne goûtèrent à nouveau à cette caravane si profitable qu'Abou Sufyan était parvenu à sauver ? Et ils craignaient que la mort ne se présentât à nouveau devant eux, qu'ils ne pûssent lui tenir tête ni la regarder en face, et qu'ils ne fussent, vaincus, comme ils avaient fui auparavant, laissant leurs notables morts comme ils les avaient laissés auparavant. Alors ils résolurent ensemble de se fortifier par leurs femmes, et de conjurer par elles la défaite et la honte ; ils choisirent parmi elles celles du plus haut rang, de la plus grande dignité, de la plus large renommée, les plus capables de pousser les hommes dans les abîmes de la mort. Et Sulafa était de ces femmes ; elle partit avec son époux et ses trois fils, et revint avec les vainqueurs, image même de l'endeuillée, ayant perdu son époux et perdu ses fils. »

Puis Nastas se tut, comme s'il évoquait quelque horreur qui bouleverse les âmes et arrache les cœurs ; puis il reprit son récit d'une voix devenue calme et lointaine, et dit :

« Ce fut assurément une bataille effroyable, celle qui eut lieu près de Yathrib. Quraysh est revenue en parlant de prodiges ; elle est revenue en parlant de frères se livrant l'un l'autre à la mort. Elle est revenue en parlant de mères poussant leurs fils jusqu'à ce que l'un d'eux tuât son propre frère. Elle est revenue en parlant d'Oumm Mus'ab, qui ne put manifester ni chagrin ni affliction, son fils ayant été l'un des ennemis de Quraysh et l'un des compagnons de Muhammad. Quraysh, victorieuse, revint en parlant de cette Sulafa, qui avait perdu son époux et reçu ses deux fils, l'un après l'autre, chacun arrivant jusqu'à elle déjà frappé par une flèche, si bien qu'elle posait sa tête sur ses genoux et lui demandait : Mon fils, qui t'a frappé ? Et il répondait : Je ne sais, mais j'ai entendu une voix crier : Prends cela ! Je suis le fils d'al-Aflah ! puis la flèche m'a atteint. Il disait cela, puis rendait l'âme entre ses bras. Là, Sulafa fit le vœu que, si jamais elle avait pouvoir sur le meurtrier de ses fils, elle boirait du vin dans le crâne même de sa tête ; et là, elle proclama parmi les gens du désert et les Bédouins du Hedjaz que quiconque lui apporterait la tête de ce fils d'al-Aflah recevrait cent chameaux. Voilà la racine du mal, voilà la source du malheur. »

Quelqu'un dit :

« Et que ne feraient point les Bédouins pour un seul chameau à égorger, sans parler de dix chameaux, sans parler de cent ? »

Nastas dit :

« Et la trahison est bien la chose la plus facile que feraient les Bédouins pour gagner beaucoup moins que cette somme. Un groupe de Hudhayl vint trouver le Prophète de Yathrib, prétendant avoir cru en lui et s'être soumis à lui, que sa religion s'était répandue parmi eux, et lui demandant d'envoyer avec eux quelqu'un qui leur enseignât la religion et leur en apprît les préceptes — affichant la sincérité tout en dissimulant la trahison, ne cherchant qu'à s'emparer de quelques hommes de Yathrib qu'ils pourraient vendre à Quraysh, afin que Quraysh en tirât vengeance et qu'eux-mêmes en tirassent profit. Et Dieu voulut, pour un dessein qu'Il avait décrété, que le Prophète de Yathrib choisisse six de ses compagnons, et mette à leur tête Asim ibn Thabit ibn al-Aflah — celui-là même que convoitait Sulafa — et qu'il envoyât ces compagnons avec ces hommes traîtres. À peine approchèrent-ils de La Mecque que le secret se révéla, que le mal se déclara, que la trahison se fit manifeste. Ceux qui avaient proclamé leur foi crièrent alors au secours, et le secours leur vint — de Hudhayl même ; et les compagnons de Muhammad, voyant la trahison, se retirèrent vers la montagne, et leurs ennemis leur jurèrent de ne pas les tuer ni de leur faire aucun mal, s'ils voulaient bien se rendre. Mais Asim et deux de ses compagnons jurèrent de ne jamais se soumettre au pacte d'un mécréant, et combattirent jusqu'à ce qu'ils fussent tués ; tandis que les autres, aimant la vie et s'y pliant, se laissèrent faire prisonniers — et à peine l'eurent-ils fait qu'eux aussi virent la trahison, et l'un d'eux refusa de suivre les traîtres, et fut tué sur-le-champ ; les deux autres demeurèrent captifs, furent menés à La Mecque et y furent vendus. L'un d'eux, Safwan l'acheta et me le confia — afin que j'accomplisse pour lui ce qui lui était décrété de bonheur, et que s'accomplisse pour moi ce qui m'était décrété de malheur. »

Puis Nastas fondit en sanglots, et s'y abandonna un moment ; puis il revint à son récit, dans cette même voix calme et lointaine, et dit :

« J'ai su et j'ai vu, des récits de ces gens, ce que je n'aurais jamais cru pouvoir savoir ou voir. Et si le malheur ne m'était décrété et destiné, ce que j'ai appris avant de commettre ce péché aurait bien pu m'en détourner. Et qu'avais-je donc à craindre si j'avais désobéi à Safwan et n'avais point versé ce sang interdit ? Lequel des deux m'eût été le moindre mal ? Lequel aurais-je dû préférer ? La mort de la main de Safwan, ou l'éternel malheur où je me trouve poussé ? Hudhayl se réjouit de la mort d'Asim ibn Thabit et dit : cent chameaux nous donnera la Qurayshite quand nous lui apporterons cette tête ! Puis ils s'avancèrent vers lui, voulant lui trancher la tête ; mais qu'ai-je entendu, et

qu'entendez-vous ? Un nuage de guêpes se dressa devant lui pour le protéger, les empêchant de l'atteindre, et ils se dirent l'un à l'autre : laissons-le jusqu'à la nuit, alors nous écarterons ces guêpes, et sa tête sera nôtre. Mais quand vint la nuit et qu'ils s'apprêtèrent à le rejoindre pour lui trancher la tête — mais qu'ai-je entendu, et qu'entendez-vous ? Ils ne l'atteignirent point, ne le touchèrent point ; un flot survint, l'emporta, et le porta là où nulle main ne pouvait l'atteindre. Et l'on m'a rapporté que cet homme avait fait vœu de ne toucher aucun mécréant, ni d'être touché par aucun d'eux ; et l'on m'a rapporté que, lorsqu'il leur résista, les combattit et fut combattu par eux, il éleva la voix, suppliant son Seigneur, disant : Mon Dieu, j'ai défendu Ta religion au matin de ce jour ; défends donc ma chair à son soir. »

Et lorsque Nastas pleura à ce récit, il ne pleura pas seul ; ses compagnons pleurèrent tous avec lui, longuement, jusqu'à ce que ses larmes se tarissent et que leurs pleurs s'apaisent, et il retomba dans son silence. Mais ils le pressèrent d'achever ce qu'il avait commencé à raconter, et il dit :

« Et de quoi voulez-vous encore que je vous parle ? J'avais coutume de lire les récits de nos martyrs et d'entendre leurs histoires, et je les redoutais, je les tenais en grand respect, je les craignais et les désirais à la fois, et je souhaitais avoir vécu en ces jours où la vie était chose légère et la foi chose précieuse ; je souhaitais avoir été l'un de ces hommes qui vendirent leur âme à Dieu. Et voici qu'il m'a été donné, aujourd'hui, de vivre parmi les martyrs, de les voir, de leur parler, de les entendre — mais je n'ai point vendu mon âme à Dieu, je l'ai vendue au démon ; je n'ai point versé mon sang pour Dieu, j'ai versé le sang d'un noble martyr. J'ai entendu Abou Sufyan, le chef de Quraysh, lui demander : lequel te serait le plus cher ? Que Muhammad fût maintenant à ta place, et que tu fusses, toi, en sûreté parmi les tiens ? Et il lui répondit : Par Dieu, je ne voudrais même pas qu'une épine blessât Muhammad, quand bien même je serais en sûreté parmi les miens. Et Abou Sufyan dit aux notables de Quraysh présents : Je n'ai jamais vu un homme en aimer un autre comme ces gens-là aiment leur maître. Et voilà que ma main pécheresse s'étend vers cette vie pure et en éteint la lampe ; vers ce sang innocent, et le répand sur la terre, par crainte de la colère de Safwan — quelle horreur ! Je croyais que Safwan ne possédait de moi que mon corps, et que mon âme demeurait libre ; mais je sais à présent que je suis véritablement esclave, et je sais à présent que le pouvoir des maîtres sur les esclaves peut dépasser les corps pour atteindre les âmes, et je sais à présent que

l'homme qui accepte la servitude et ne meurt point plutôt que de perdre sa liberté se tue lui-même, en vérité. Je me suis tué moi-même le jour où j'ai préféré la vie, et accepté d'être une marchandise entre les mains de ces trafiquants. »

Un homme, parmi ses compagnons, dit :

« Si celui que tu as terrassé fut un noble martyr — et je ne le vois pas autrement — son compagnon, que les Banu al-Harith ibn Amir mirent à mort, ne fut pas moins digne que lui ; et peut-être sa mort fut-elle plus terrible encore, plus bouleversante pour l'âme, plus déchirante pour le cœur, que celle de son compagnon. Nulle main d'un affranchi quelconque ou d'un esclave parmi les leurs ne fut levée contre lui avec malice ; ils avaient eux-mêmes soif de son sang, avides d'éteindre son ardeur de leurs propres mains. Toute leur troupe l'emmena à al-Tan'im, et lorsqu'ils voulurent le tuer, il leur demanda la permission de s'approcher de son Seigneur par la prière avant de faire ses derniers pas dans cette vie ; ils la lui accordèrent, et il pria deux prosternations, puis leur dit : Si je ne craignais que vous ne me crussiez saisi de peur, j'aurais prié plus longtemps encore. Puis l'un d'eux se leva et le tua, et ils s'en retournèrent, parlant entre eux de son caractère et de ses vertus en des termes qui auraient bien pu les détourner de le tuer, si leurs cœurs n'avaient été endurcis à l'égal de la pierre, ou plus durs encore. On raconte qu'ils l'avaient fait garder chez une femme des leurs, et que cette femme leur rapportait de lui les choses les plus étonnantes ; elle le voyait, tout enchaîné, mangeant des fruits que nul à La Mecque n'aurait pu se procurer en cette saison, sans jamais savoir comment ils lui étaient parvenus. Et elle leur raconta que, le jour venu où il devait être mis à mort, il lui demanda un rasoir pour se préparer à la mort ; elle le lui envoya par un petit enfant qui marchait à peine, puis fut bientôt saisie d'épouvante à la pensée de ce qu'elle avait fait, le cœur emplí de terreur, se disant : qu'est-ce qui empêche ce captif de tuer cet enfant, et de se venger ainsi avant que la mort ne l'atteigne ? Elle accourut vers lui, affolée, et le trouva ayant assis l'enfant sur son genou, jouant et le caressant — et l'on peut penser qu'il songeait, ce faisant, à quelque enfant à lui, loin de là. Voyant la femme s'approcher, saisie de terreur, il lui sourit d'un sourire triste, regarda l'enfant d'un regard plein d'amour, et dit à la femme : Craignais-tu quelque trahison pour cet enfant ? La trahison n'est pas de nos mœurs. Un tel homme était-il donc digne que Quraysh le livrât à la mort, si Quraysh connaît la vérité, sait apprécier le bien, redoute quelque peu Dieu, ou sent en son cœur quelque trace de

miséricorde et de piété ? »

Quelqu'un parmi eux dit :

« Je ne puis que croire que ces gens de Yathrib détiennent quelque grande chose ; car s'ils avaient fondé leur cause sur quelque mensonge de cette vie d'ici-bas, jamais ils ne l'auraient affrontée avec une telle résolution, ni supporté pour elle de telles épreuves, ni tenu si bon marché de leurs âmes, de leur sang, de leurs biens et de leurs familles, à ce point. Par Dieu, j'entends ce qui se dit et je vois ce qui se passe, et je ne doute point que les gens de cette terre entrent dans une ère semblable à celle qu'entrèrent nos propres gens lorsque les envoyés du Christ s'élevèrent parmi eux. Cette foi, parée dans certains cœurs jusqu'à leur faire dédaigner toute chose ; cette certitude qui s'est emparée de certaines âmes jusqu'à leur rendre toute chose facile ; ces prodiges apportés aux hommes avec tant de simplicité et de naïveté, sans qu'ils les attendissent ni les espérassent, et pourtant sans jamais les tromper, ni les enorgueillir, ni les pousser à la méchanceté ou à l'excès — tout cela est preuve manifeste que le ciel ne s'est jamais rapproché de la terre comme il s'en rapproche en ces jours, que les nouvelles du ciel n'ont jamais touché la terre comme elles la touchent en ces jours, et que Dieu veut pour les hommes une chose que nous ne croyions pas possible, mais qui, semble-t-il, est advenue, ou va advenir. Pour moi, je me rallierai à ces gens, si je trouve quelque moyen d'y parvenir. »

Les autres dirent :

« Comme cela est facile à dire, et difficile à faire ! Et comment des gens comme nous pourraient-ils échapper aux seigneurs de Quraysh ? Les Bédouins mêmes qui campent autour de La Mecque surveillent quiconque vient de Yathrib ou s'y dirige, fût-il homme libre ; que dire alors de l'esclave ? »

Nastas dit, en sanglotant :

« Réfléchissez-y, et prenez vos dispositions ; préparez-vous, tenez-vous prêts ; car vous êtes dignes de cet honneur, si Dieu vous l'a décrété. Quant à moi, le malheur m'est écrit, et je ne crois pas que toutes les mers de la terre, fût-elle déchainées sur al-Tan'im, puissent jamais laver de moi la trace de ce sang innocent que cette main pécheresse a répandu. »

Puis il se leva et les quitta en courant, pressant sa course de plus en plus ; et l'on ne vit plus jamais trace de lui, et l'on n'entendit plus jamais parler de lui.